



Voilà la mère, le père et le médecin dans la pièce *Napoléon*, des rôles campés avec justesse par Elaine Juteau, Éric Chalifour et Bruno Paradis. Cette pièce écrite par Martin Giguère et mise en scène par Christian Duelliet, ainsi qu'Andrée-Anne Giguère, est présentée par le Théâtre CRI jusqu'au 13 décembre. Des représentations sont données du mercredi au samedi, à 20 h, à la Salle Pierrette-Gaudreault de Jonquière. <

(Photo Rocket Lavoie)

Dès le début de *Napoléon*, les rires fusent à la faveur des propos échangés par une infirmière (Josée Gagnon) et un concierge (Martin Giguère) exubérant. ▶

(Photo Rocket Lavoie)

«Napoléon»

Le talent de Martin Giguère

mis en lumière

DANIEL CÔTÉ

dcote@lequotidien.com

JONQUIÈRE - Commencons par une mauvaise blague: le dramaturge Martin Giguère n'a pas rencontré son Waterloo avec *Napoléon*. La pièce du Théâtre CRI présentée jusqu'au 13 décembre, à la Salle Pierrette-Gaudreault de Jonquière, se compare davantage à la victoire d'Austerlitz, en ce sens qu'elle met en lumière le talent exceptionnel de cet auteur dont l'univers déborde largement de celui des Clowns Noirs.

On a beaucoup évoqué l'utilisation des alexandrins, un mode d'écriture qui a aujourd'hui rang de curiosité. Drôle de façon de raconter l'histoire d'une femme, Maria, qui doit s'imposer un long séjour à l'hôpital afin de mener une grossesse à terme. Il y a une chance sur dix pour que ça fonctionne, lui dit son médecin. Dix, c'est aussi le nombre de semaines que durera son enfermement.

La première chose relevée mercredi, soir de première, est que les alexandrins ne font pas écran à l'émotion, tout en offrant un support comique efficace. On s'habitue rapidement aux rimes et au débit ultra-calibrés, ce qui n'empêche pas les rires de fuser dès le début du spectacle, à la faveur d'un échange entre Lau-

rent, le concierge interprété par Martin Giguère, et l'infirmière campée par Josée Gagnon.

Lui n'arrête pas de se plaindre, alors qu'il vient d'arriver à l'ouvrage. Ça lui vaut un commentaire sans réplique de sa consœur, lequel est d'autant plus amusant que la forme est précieuse. Les alexandrins leur confèrent du rythme. On pressent leur arrivée, comme dans une chanson, et ils font rire davantage que si les mêmes choses avaient été exprimées dans le langage de tous les jours.

De l'humour, il y en a beaucoup, justement. On s'amuse de la manie du médecin (Bruno Paradis) de tout ramener à une saine alimentation, du côté tendrement «rough» de Judith (Sophie Larouche), une femme affligée par les ennuis de santé de son fils, de l'enthousiasme avec lequel Mimi (Guylaine Rivard), responsable de la location des téléviseurs à l'hôpital, vante la programmation disponible.

C'est ce qui aide à absorber le tourment qui assaille Maria périodiquement. Elle décrit son ventre comme un champ de bataille, d'où sa décision de nommer l'enfant Napoléon. C'est bien assez pour s'inquiéter, mais cette femme doit également composer avec un compagnon narcissique (Éric Chalifour), un acteur plus préoccupé par son

prochain rôle que par le drame qui se joue sous ses yeux.

Même si les moments de solitude sont rares à l'intérieur des rideaux qui délimitent son environnement, la version textile de son ventre, Maria a beaucoup de temps pour jongler. Elaine Juteau rend bien ses humeurs changeantes, les moments de découragement comme les accès de colère. On la sent fragile, mais courageuse, au moment où son corps est mis au service d'une cause plus grande qu'elle-même.

L'histoire progresse au rythme des semaines et on se dit qu'il n'y a que deux issues possibles, la naissance ou la perte de l'enfant. Or, sans vendre la mèche, on peut révéler que Martin Giguère a imaginé une fin différente et qu'elle se révèle déstabilisante. Disons seulement que la mort rôde et pas juste dans les bulletins de nouvelles qui énervent tellement Maria.

Est-ce une allusion aux questions que se posent maints parents, inquiets de voir leurs enfants grandir dans un monde de plus en plus déréglé? S'agit-il d'une métaphore sur le thème de l'absence d'humanité dans les hôpitaux, ces lieux de toutes les souffrances? Toujours est-ce que *Napoléon* est le genre de pièce qui fournit matière à réflexion, longtemps après-la tombée du rideau. □



Lancement d'un disque avec le chanteur Surojit

Mosaïque se rendra à Calcutta

DANIEL CÔTÉ

dcote@lequotidien.com

CHICOUTIMI - Le groupe Mosaïque ne pouvait trouver une meilleure façon de clôturer l'année. Il se rendra au Bengale à la fin de décembre afin de participer à trois spectacles, tout en procédant au lancement d'un album concocté avec la complicité de Surojit, un artiste très populaire dans cette région de l'Inde.

C'est l'an dernier, lors de son séjour au Saguenay-Lac-Saint-Jean, que le chanteur et flûtiste a enregistré les pièces figurant sur le nouvel encodé. Il a peaufiné les arrangements à son retour à la maison, un processus que ses partenaires ont suivi à distance grâce à la magie d'Internet.

«Nous donnerons trois spectacles en trois semaines, en plus de rencontrer différents musiciens. Au cours de l'un des événements, un festival tenu à Calcutta, on attend 30 000 personnes», a précisé le fondateur de Mosaïque, Jayanta Guha, lors d'une entrevue accordée au journal.

Puisque l'occasion sera propice au mariage des cultures, la formation née au Saguenay-Lac-Saint-Jean, il y a 21 ans, a intégré un air de Gilles Vigneault à son répertoire. Elle interprétera *Le grand cerf-volant* en compagnie d'une chorale regroupant des élèves du Calcutta Center for Music.

Un autre moment qui devrait frapper les esprits sera l'intervention d'un membre de Mosaïque, Elyse Bergeron. «Elle va chanter une pièce de Surojit, *Baka*, qui figurera sur le disque. Elyse la fait en bengali et la première fois qu'il l'a entendue, Surojit a été ébloui par sa voix», rapporte Jayanta Guha.

À Jonquière en mars

Le groupe procédera au lancement québécois du CD le 14 mars, à la faveur d'un spectacle présenté au Café-Théâtre Côté-Cour de Jonquière. Surojit n'y sera pas physiquement, mais nul doute qu'il aura une pensée pour ses camarades du bout du monde avec lesquels les premiers liens ont été tissés en 2000.

Cette année-là, Jayanta Guha se trouvait dans une galerie d'art de Calcutta lorsque des airs invitants ont capté son attention. Ils provenaient d'un disquaire situé dans le voisinage, où plein de gens étaient allés à la rencontre de Surojit. Ce fut le point de départ d'une amitié féconde, balisée par les voyages que l'artiste a effectués en 2006, 2008 et 2013.

«C'est l'un des chanteurs les plus connus en Bengale et il se produit également en Angleterre, au Kenya, ainsi que dans bien d'autres pays. Nous ne pouvions pas espérer mieux que de travailler avec lui», se réjouit Jayanta Guha. □



Cette photographie captée à la Salle Pierrette-Gaudreault de Jonquière, à l'été 2013, montre Surojit en compagnie de quelques membres du groupe Mosaïque. Ceux-ci rendront la pareille au chanteur indien à la fin de décembre, alors qu'il séjourneront à Calcutta.

(Archives Michel Tremblay)